

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

Question sociale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 168-173

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

QUESTION SOCIALE

Extrait de la « Chronique du Sud-Est »

Un soir notre ami C..., entrevu autrefois chez les D..., me rencontra fortuitement. Il est ici, fort occupé par *les œuvres*. (Tu connais la signification du mot dans le monde catholique). En compagnie de quelques jeunes, il a entrepris un mouvement d'éducation populaire. Cela consiste,

m'expliqua-t-il, dans l'éducation des masses par le contact des intellectuels avec les ouvriers. Des réunions communes groupent étudiants et manuels, on y discute les questions du jour, on y apprend à se connaître, et, peu à peu, sous l'influence de cet échange d'idées et de bons offices, les *fossés anciens* se combleront.

Notre ami témoignait, en me donnant ces explications, d'un enthousiasme de néophyte et de l'assurance d'un tacticien éprouvé. L'économie de son système et la nouveauté des situations qu'il créait m'intéressèrent. « Entendu, je t'aiderai à combler le fossé !... »

Ce soir là, je rêvai d'un immense trou noir où disparaissaient une à une, sans bruit de chute, d'innombrables pelletées de terre jetées par un tas de jeunes gens en *smoking*...

Au moins, cela changeait ma vie, de savoir où dépenser mes heures de loisir ! En quelques semaines, je devins un des assidus du Cercle de X.. Bien accueilli par tous, intellectuels et ouvriers, vite mis en vedette, par mon introducteur, je goûtai le plaisir délicat d'être considéré comme un homme à idées. Jamais je n'avais tant bouquiné pour mon compte personnel ; les conférences qui me furent demandées m'obligèrent à parcourir tout un cycle de connaissances imprévues en économie sociale et en histoire : il me fallait bien, tu le comprends, soutenir ma jeune réputation !...

Mais à mesure que ma science s'affirmait, un phénomène singulier s'opérait en moi. L'étude m'avait tout naturellement mis en face de ce qu'on appelle le malaise social, et je m'étais placé, devant ces problèmes que notre société soulève sous ses pas, dans l'attitude d'un chirurgien examinant un sujet d'opération.

Le sujet était un corps froid, et ses plaies ouvertes n'éveillaient en moi qu'une sorte de curiosité extérieure.

Patiemment, durant les veillées silencieuses, je tâchai cependant de déchiffrer l'énigme du mal, de démêler ses causes cachées... Brhh ! quel travail ! Au bout de peu de temps, j'étais désemparé. Les grandes réformes, les reconstructions savantes, tout l'arsenal des écoles en vogue m'apparut semblable à ces ossatures de métal nickelé avec lesquelles la chirurgo-mécanique moderne essaie de reconstituer le mouvement du corps humain. Le mouvement est dessiné, mais la vie est absente.

Puis, le fameux fossé me donnait peur. Serait-ce donc à force de parlottes plus ou moins sociologiques qu'on le comblera ?... En réalité, avec toute ma virtuosité de conférencier disert, n'étais-je pas moralement aussi lointain de tous ces jeunes ouvriers qu'un professeur de ses élèves ?...

La camaraderie rêvée, ah oui ! je la concevais théoriquement, mais comment franchir d'un coup le seuil de ces âmes qui, sans qu'on sache pourquoi, se faisait inhospitalier aux gauches avances du camarade instruit.

« *Donne-moi de quoi que t'as, je te donnerai de quoi que j'ai* », ce mot du gamin parisien cité par de Voguë, à l'inauguration d'une Université populaire, me revenait à la mémoire, et je lui trouvai un sens obscur, des profondeurs subtiles. *De quoi que j'ai!!...* Des textes, des clichés oratoires, des aspirations informulées. Alors que mon esprit déjà s'est perdu à travers le dédale des systèmes, vais-je donc soudain trouver, à l'usage de la foule, des lumières inaperçues ?

Et eux, les enfants du peuple, que me donneront-ils, puisqu'ils ont peine à vaincre la réserve froide qui les éloigne de moi ?

Ah ! j'avais bien réussi de choisir une oeuvre aussi complexe !...

Et voici la fin de mon histoire.

Un jour que j'étais fort occupé à explorer l'étalage d'un libraire, une voix jeune m'appela :

— Enfin, je vous retrouve ! Bonjour, M'sieur; vous bouquinez !...

— Tiens, c'est vous, Louis, il y a longtemps que je ne vous ai vu.

Mon interlocuteur, un jeune ouvrier rencontré aux réunions de la fusion des classes, posa à terre le paquet qu'il portait, s'essuya le front et reprit :

— Moi aussi ! Mais comme ça tombe bien : je voulais vous voir.

— Ah ! vous allez toujours aux réunions !

Il fit la moue, secoua la tête.

— Non, ces machines-là ne me disent rien, c'est trop savant, on se croirait à l'Académie...

— ... Alors, que faites-vous maintenant ?

Oh, on ne s'ennuie pas, on est toujours en train de fonder des cercles d'études.

— En quel endroit ?

— Mon Dieu ! partout où ça biche... dans la banlieue, dans la campagne. Je voulais justement vous demander de venir nous aider...

— Moi ? Y pensez-vous ? Je n'ai pas le genre. .

Il éclata de rire :

— Le genre ? Vous êtes ténor ? jeune premier ? C'est pas du genre qu'il s'agit, c'est de vous, un M'sieur qui saurait mieux dire que nous ce que nous voulons...

— Elle est bien bonne ! Mais je ne sais pas ce que vous voulez !

Il me regarda, l'air surpris :

— Comment ? Alors, vous aussi ?...

— Expliquez-vous, mon cher,

— Eh oui, je croyais que vous pourriez nous aider à donner du cœur aux jeunes, leur expliquer pourquoi ils doivent s'aimer, ne point garder pour eux seuls leurs convictions que vous pourriez leur donner confiance et les rendre fiers de leur foi. Enfin, tout ce qu'il faut leur dire

pour qu'ils se sentent capables d'être meilleurs et d'améliorer les autres...

— Ça, mon cher, c'est difficile !

Il eut encore un mouvement de surprise.

— Difficile ? à vous qui savez parler ?

— Il ne suffit pas de bien savoir parler ?

Son regard devint anxieux; il entr'ouvrit les lèvres, hésita à dire sa pensée, et enfin, timidement ajouta :

— Je sais bien, il faut savoir... aimer. Mais quand on est chrétien, c'est si facile.

— Vous êtes un bon garçon, Louis, je réfléchirai Voilà mon adresse ; venez me voir...

Or, mon cher le jeune Louis est ouvrier ébéniste. Il commence sa journée à 6 heures du matin et l'achève à 7 heures du soir. Tous les jours, de 8 heures à 14 heures, il vient travailler au local des cercles d'études ; le dimanche il s'en va, avec des camarades, dans les quartiers perdus de la banlieue exciter l'ardeur de ses jeunes disciples. Je me suis mis à son école afin d'apprendre l'art d'exprimer sa foi. Je l'aime de tout mon cœur, car il est d'une sensibilité exquise et d'une générosité admirable Il croit comme devaient croire les bergers de Judée au lendemain de Noël, et il sait communiquer sa foi avec une fraîcheur d'âme, une vigueur qui ravissent ceux qui l'entendent. Son action est grande sur tous ses compagnons d'apostolat. Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'à cette vie surmenée il ne finisse par épuiser ses forces.

Les réunions où je l'accompagne sont un délassement pour moi : elles me représentent assez ce que devaient être ces assemblées des jeunes chrétiens de la primitive Eglise. On y expose moins de théories savantes qu'on ne s'y entretient de conquêtes chrétiennes à faire, de camarades à gagner. L'étude n'est qu'un adjuvant de l'apostolat, elle ne sert qu'à rendre plus pénétrante et plus sûre l'action des membres qui s'y livrent.

Et je trouve que c'est bien ainsi. Le rôle d'éducateur entrevu au début de mes conférences de la *fusion des classes* m'apparaît sous un autre jour. Car il supposait des distances entre la foule et moi, il m'attribuait des vertus qui me manquaient et que je dois d'abord acquérir. Je m'étais habitué à la pensée d'accomplir une fonction spéciale : celle de l'intellectuel chargé de départir sa science au *vulgum pecus*. Ce ne sont point là le desideratum du temps, le besoin des âmes à notre époque : il faut aller à ses frères non seulement avec sa pensée, mais avec son âme, son cœur, son être tout entier.

RÉMY